

Le vaccin éclipsé par le foot¹

Entretien avec le biochimiste Zbigniew Janowicz², lauréat du concours « L'inventeur européen de l'année »

Vous sentez-vous une étoile du pop ?

Zbigniew Janowicz : A Dieu ne plaise. Je n'aime pas être l'objet de l'attention générale, et les manifestations publiques qui se sont multipliées ces temps derniers m'angoissent. L'octroi du prix du concours *L'inventeur européen de l'année* a eu un résultat foncièrement positif : les gens ont commencé à m'écouter avec plus d'attention.

J'ai posé cette question parce que lors de la cérémonie de remise du prix, Alain Pompidou, président de l'Office Européen des Brevets, a dit que les inventeurs devraient être traités comme les étoiles du pop.

Une bonne idée. J'avoue que je suis navré de voir le manque d'équilibre qui règne dans le monde d'aujourd'hui. Je veux parler de la disproportion entre les diverses valeurs et l'argent qui les accompagne. On ne devrait sans doute pas voir des millions d'euros dépensés pour le sport et les salaires des étoiles du sport alors que dans beaucoup de pays la science est traitée en parent pauvre. Rendez-vous compte que le budget annuel d'une firme biotechnologique qui travaille à l'élaboration de nouveaux médicaments et emploie de vingt à trente personnes varie en Europe entre cinq et vingt millions d'euros. Je suppose que le salaire de plus d'une étoile du football est supérieur.

A l'occasion de la Journée de l'enfance, un journal polonais a demandé à des enfants ce qu'ils pensaient des scientifiques. Ils ont répondu que les scientifiques n'étaient pas cool.

Cet exemple reflète bien les aspirations du public que peuvent satisfaire les étoiles du pop précisément. Elles, elles sont cool. Les scientifiques ne savent pas se vendre. Pour cette raison, les informations ayant trait aux recherches que nous poursuivons sont reléguées à la

¹ Rzeczpospolita, nr 165, 21.07.2006, Izabela Redlińska « *Szczepionka w cieniu piłki* ».

² Zbigniew JANOWICZ a cinquante-cinq ans ; docteur en biochimie diplômé de la Faculté de biologie de l'Université Adam Mickiewicz de Poznań. En 1980, il est allé en Allemagne. Il est l'un des co-fondateurs de la firme Rhein Biotech qui effectue des recherches sur de nouveaux médicaments, obtenus par les méthodes biotechnologiques. Il y a quelques semaines, il est devenu le seul Polonais à recevoir à Bruxelles le prix du concours « L'inventeur européen de l'année » accordé par l'Union européenne. Il l'a obtenu, en même temps que le professeur Cornelius Hollenberg, pour avoir découvert et fait breveter une méthode de production à bon marché d'un vaccin contre l'hépatite B. Janowicz habite dans la banlieue de Düsseldorf. Lui-même, sa femme Jolanta et deux enfants déjà adultes parlent chez eux dans leur langue maternelle. Ils ont tous gardé la nationalité polonaise.

dernière page des journaux. J'ai constaté ce phénomène en Allemagne aussi. Au cours des dernières décennies, même les lauréats du prix Nobel ont perdu ici leur prestige.

Vous considérez-vous comme un scientifique polonais ou allemand ?

Quand j'ai reçu le prix européen, il m'a été agréable de souligner que j'étais originaire de Pologne. Toutefois, pendant ces vingt-cinq dernières années, j'ai travaillé en Allemagne, j'ai donc aussi le sentiment d'appartenir à ce pays. Toutefois, pour parler franchement, je préfère me considérer comme un Européen polonais. Tout compte fait, une grande équipe internationale a participé à mon succès. En effet, l'élaboration d'un brevet, c'est une chose, mais la production d'un médicament, son enregistrement, sa distribution, c'est tout à fait une autre histoire à laquelle ont pris part non seulement des collègues d'Allemagne, mais aussi de Hollande, de Suisse, de Corée, d'Argentine.

Qui avez-vous encouragé pendant la coupe du monde : l'équipe polonaise ou l'allemande ?

Aucune des deux, je l'avoue. Le sport version coupe du monde éveille en moi des sentiments mitigés. A mon avis, il est indécent de faire autour du foot un tel vacarme médiatique, souvent nationaliste. Je dois pourtant dire que j'ai observé avec plaisir un public international sympathique dans les rues des villes allemandes.

Y a-t-il quelque chose que vous devez à la Pologne ?

Beaucoup. Premièrement, je suis Polonais, deuxièmement, j'ai reçu à l'université Adam Mickiewicz de Poznań une excellente formation de naturaliste. Je garde aussi le souvenir reconnaissant de mes anciens maîtres et de mes admirables condisciples. Je continue à me tourner vers eux en premier quand je me heurte à quelque difficulté liée à mes recherches. En général par téléphone, malheureusement, car nous nous sommes dispersés à travers le monde. Je ne suis pas trop critique envers les Polonais, mais je suis irrité par nos éternelles jérémiades et notre scepticisme ostentatoire.

Pourriez-vous vous vanter d'être mieux instruit que vos collègues allemands ?

Plutôt différemment que mieux. Pour moi, la relation élève – maître – collègues joue un rôle énorme. A l'université de Poznań, elle avait une importance exceptionnelle. Je me rappelle bien l'atmosphère intellectuelle qui y régnait, les brillantes discussions. A mon avis, c'est là quelque chose qui crée un homme. C'est là-dessus que misent les plus grandes forges de l'intellect, par exemple Oxford ou Cambridge. Pour produire un tel climat, de gros

investissements financiers ne sont absolument pas nécessaires, mais plutôt une vision et une volonté.

Vous avez quitté la Pologne il y a un quart de siècle. Pourquoi n'êtes-vous pas revenu ?

J'avais obtenu une bourse Humboldt. Ma décision de ne pas revenir n'a pas tenu à des raisons économiques ni politiques. J'avais commencé à faire certaines choses en Allemagne et pris à cœur de les mener à leur terme. Je m'occupais d'obtenir à des fins thérapeutiques les protéines de levure recombinées. Dans les sciences biologiques, le chemin entre l'idée et sa réalisation demande de nombreuses années. C'est pourquoi j'ai prolongé mon séjour à plusieurs reprises. Si je suis resté en Allemagne, c'est aussi en partie parce que j'avais rencontré là-bas de nombreux enthousiastes de leur travail, entre autres le professeur hollandais Cornelius Hollenberg, avec qui j'ai reçu cette année le prix d'inventeur européen.

Vos débuts en Allemagne ont été très difficiles ?

Une personne arrachée à son milieu perd l'appui de ses collègues, perd ses relations, qui existent dans le monde entier. Je reconnais cependant que j'ai rencontré en Allemagne beaucoup de sympathie, j'y suis allé en effet au moment de la naissance de « Solidarność ». Toutefois, les Allemands ont un comportement très ambigu envers les Polonais. D'un côté, ils manifestent une véritable admiration pour nos réalisations, par exemple la reconstruction après les destructions de la guerre, ou les transformations économiques des années quatre-vingt-dix, mais par ailleurs fonctionne chez eux le stéréotype pas très flatteur des maîtres bricoleurs et des femmes de ménage qui travaillent au noir, ou carrément des voleurs de voitures. Dans un pareil tableau, il m'a fallu trouver ma place et faire mon trou. Il y avait aussi la barrière de la langue. Quand je suis parti, je ne savais pas l'allemand. A vrai dire, je ne le sais toujours pas. C'est une langue intéressante, mais très compliquée.

Mais vous avez réussi à fonder une firme biotechnologique.

Je suis l'un des cofondateurs de la firme et son directeur, mais je n'en suis pas le propriétaire. En 1985, l'Allemagne était l'un des derniers pays développés du monde à commencer à utiliser la biotechnologie et les techniques génétiques. Ce retard provenait en partie de leurs expérimentations du temps de guerre et du sentiment de culpabilité. Nous avons commencé notre travail en menant des recherches scientifiques pour de grosses firmes pharmaceutiques. Ce que nous réussissions à économiser, nous l'investissions dans la réalisation de nos propres idées.

Jusqu'à arriver à élaborer un vaccin contre le virus de l'hépatite de type B, ce pourquoi avec Hollenberg vous avez obtenu le prix.

L'intérêt scientifique de Hollenberg, mon aîné de dix ans, se concentrait sur la poursuite de recherches sur la génétique des levures. En commun, nous avons réussi à découvrir que quelques-unes de leurs souches possèdent des caractères les prédestinant parfaitement à des buts biotechnologiques. C'est à partir d'elles justement que nous produisons les antigènes appropriés qui constituent un élément important des vaccins.

Notre idée n'était pas tout à fait neuve. Quand nous avons terminé nos recherches dans les années quatre-vingt, un autre vaccin faisait déjà son entrée sur le marché. Toutefois, il coûtait très cher à produire alors que la plupart des personnes infectées par le virus (jusqu'à dix pour cent de la population) vit en Asie, en Afrique, en Amérique latine ou en Europe de l'Est, soit dans des pays pauvres. Notre découverte permettait la production de vaccins de haute qualité à des prix abordables.

Entre l'idée et l'enregistrement d'un brevet, il s'écoula presque dix ans. Normalement un tel processus demande jusqu'à cinq ans de plus. Quand nous avons vendu le brevet à une firme coréenne qui produit le vaccin aujourd'hui encore et assure sa distribution, nous n'employions que quinze personnes. Aujourd'hui, il y en a cinquante au siège, à Düsseldorf. Nous nous trouvons dans le groupe de tête des firmes biotechnologiques européennes.

Il a sans doute été vendu dans le monde plus de doses de votre vaccin que de disques de Michael Jackson.

Je n'ai jamais regardé sous cet angle, mais c'est en effet très probable. Nos vaccins sont recommandés par l'Organisation Mondiale de la Santé. Au total, dans quatre-vingt-dix pays du monde, il a été vendu plus de quatre cent cinquante millions de doses. Je pense que nous avons sauvé la vie à de nombreux humains. C'est une grande satisfaction. Je pense que l'homme devrait se laisser guider par l'idéalisme et pas seulement par des motivations financières. J'ai travaillé sur le vaccin pour la première de ces raisons, naturellement, un salaire convenable a été une motivation supplémentaire.

Il est sans doute difficile aujourd'hui dans le domaine scientifique de travailler seul ?

Dans les sciences pures, c'est toujours possible. J'imagine que dans le monde, il y a des Einstein. Dans les sciences bio-expérimentales, il faut travailler en équipe. Certaines expériences doivent être répétées des centaines de fois. C'est une vaste entreprise à organiser et comme de nombreux partenaires y sont engagés, des conflits éclatent fréquemment.

Figurez-vous que certains jours, je passe de vingt à trente pour cent de mon temps à les apaiser.

Entretenez-vous des contacts avec les scientifiques polonais ?

Je n'ai pas de contacts très étroits. En ce qui concerne mes recherches sur les vaccins, je n'en ai à vrai dire pas du tout. Je fais plusieurs séjours en Pologne dans l'année. Je vais voir ma famille, des amis.

Malgré cela, vous avez sans doute une opinion sur ce qui se passe chez nous dans le domaine scientifique.

Il ne m'appartient pas de porter des jugements à ce sujet. Je me bornerai donc à quelques remarques touchant le développement des sciences naturelles. Je pense que sur ce terrain, les choses ne vont pas aussi mal qu'on le dit en général. De nombreux centres de l'Académie Polonaise des Sciences ont un équipement excellent, de nombreux campus universitaires ont été créés aussi. Par contre, je crois que la science polonaise souffre du manque de collaboration avec le monde de l'industrie. Une science moderne de qualité s'appuie en effet sur une macrostructure convenable, donc sur la collaboration entre eux des universités, des instituts de recherche nationaux (par exemple l'Académie Polonaise des Sciences), des instituts de recherche auprès de la grosse industrie ainsi que des petites firmes à profil scientifique dont le rôle ne doit pas être sous-estimé. En effet, la plupart des préparations et des technologies que je mentionne, ne serait-ce que l'insuline recombinée, ont vu le jour justement dans de petites entreprises comme les nôtres.

Avez-vous votre propre recette pour réussir ?

Il faut une vision claire, de la persévérance, un peu d'intelligence, un peu d'argent et la capacité de travailler avec les gens. A mon avis, dans ce dernier point se cachent par exemple les succès de la science allemande. Les Allemands savent s'organiser parfaitement autour d'objectifs. Les Polonais n'y arrivent pas toujours, certainement parce que chacun tire la couverture dans une autre direction.

Vous ne vous sentez pas une étoile, mais vous sentez-vous un scientifique comblé ?

Absolument, bien que j'aie encore beaucoup à faire. Je travaille justement sur une préparation à l'aide de laquelle on peut guérir l'hépatite chronique. En effet, les médicaments spécifiques actuels peuvent seulement atténuer l'action du virus. Ce sont des expérimentations coûteuses

et laborieuses, mais les résultats sont déjà prometteurs. J'espère que dans quelques années, le produit entrera sur le marché.

Interview accordée à Izabela Redlińska.